



HAL
open science

Ensérune : un bilan et nouvelles perspectives de recherches

Philippe Boissinot, Coline Ruiz Darasse

► **To cite this version:**

Philippe Boissinot, Coline Ruiz Darasse. Ensérune : un bilan et nouvelles perspectives de recherches. *Palaeohispanica*. Revista sobre lenguas y culturas de la Hispania Antigua, 2023, Actas Coloquio de Lenguas y Culturas Paleohispánicas de Burdeos 2021, 23, pp.191-204. 10.36707/palaeohispanica.v23i0.528 . hal-04373422

HAL Id: hal-04373422

<https://hal.science/hal-04373422>

Submitted on 5 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Ensérune : un bilan et des perspectives de recherches

Ensérune: report and new perspectives of research

Philippe Boissinot 

EHESS, UMR 5608 TRACES, Université de Toulouse 2
philippe.boissinot@free.fr

Coline Ruiz Darasse 

CNRS, UMR 5607 Ausonius, Université Bordeaux Montaigne
coline.ruiz-darasse@u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé : L'oppidum d'Ensérune est un site majeur de la Protohistoire méditerranéenne. « Carrefour des civilisations », il est au cœur d'échanges et de débats qui ont construit une discipline tout au long du XX^e s., mais qui doivent être à présent réévalués à la lumière de nouvelles perspectives de recherche, notamment à partir de la prise en compte globale de toutes les données disponibles sur et autour de l'oppidum. Depuis quelques années, cette nouvelle dynamique est à l'œuvre sur ce site. Cet article vise à en présenter les principaux aspects.

Mots-clés : Ensérune, fouilles, historiographie, prospections, Protohistoire, épigraphie.

Summary: Ensérune holds a pivotal status within the realm of Mediterranean Protohistory. As a central hub for diverse civilizations, it has served as the epicenter for a multitude of exchanges and scholarly debates that have significantly contributed to the development of a discipline throughout the 20th century. However, it has become imperative to reassess these contributions in light of contemporary research perspectives, particularly through a comprehensive examination of all available data concerning the oppidum and its surrounding environs. This renewed scholarly vigor has been actively shaping the discourse surrounding this site over the past several years. This article endeavors to elucidate the principal facets of this evolving dynamic.

Keywords: Ensérune, excavations, historiography, prospecting, Protohistory, epigraphy.

Recepción: 23.02.2023 | Aceptación: 23.08.2023



1. Le site d'Ensérune : une position à reconsidérer ?

Le lieu-dit, qui apparaît au Moyen Âge (et sans références littéraires précises remontant à l'Antiquité), correspond à une colline allongée dans l'arrière-pays languedocien, située à une quinzaine de km des rivages méditerranéens du Golfe du Lion. Les premiers vestiges repérés au XIX^e s. sont d'abord signalés à l'extrémité orientale de cette éminence qui culmine à 121 m au-dessus de la dépression fermée de Montady, qui fut une étendue d'eau avant d'être drainée de manière concentrique durant l'époque médiévale (Abbé et al. 2021). C'est d'ailleurs de ce côté oriental que la colline apparaît comme un relief particulièrement saillant, alors que les pentes septentrionales et surtout méridionales sont plus adoucies ; quant à sa terminaison occidentale, elle se perd graduellement sur un long plateau qui, à 3 km du sommet d'Ensérune, surmonte une autre dépression, celle de Capestang.

Ce que l'on sait à propos de ce dernier point bas (une vaste plaine humide en fait) mérite d'être signalé. Il s'agit également d'une dépression éolienne, plus étendue et plus allongée que celle de Montady qui, elle, fut envahie par la mer lors de la transgression marine du début de l'Holocène. Un carottage réalisé près de Capestang atteste en effet de ce contact maritime (Ambert et al. 1995). Ce n'est que vers la fin du Moyen Âge que cette ria accueillera dans sa partie basse les eaux du fleuve Aude, lesquelles se déversaient au sud de Narbonne auparavant. De nouveaux carottages et des études environnementales sont projetés dans l'étang plus proche de Poilhes, qui constitue comme un appendice de celui de Capestang. Nous cherchons là les indices d'un éventuel port pour Ensérune, sachant que cette cité présente des aspects culturels originaux, probablement en relation avec une diversité « ethnique » associée à une activité commerciale importante. On comprendra que ces questions de géographie historique sont cruciales, voilà pourquoi nous nous permettons de les citer alors que ce ne sont pour l'instant que des hypothèses, mais qui pourront être rapidement testées.

Avant de voir comment les vestiges présents sur la colline d'Ensérune ont été appréhendés et ce qu'ils révèlent de l'importance de la cité, un autre aspect de l'échelle régionale (voire suprarégionale), plus politique et historique cette fois, concerne les possibilités de communication terrestre autour de l'*oppidum* (fig. 1). Une phase ancienne aux fondements largement mythiques et au tracé très hypothétique, la « Voie Hérakléenne », doit être opposée à la plus récente voie Domitienne dont on connaît le tracé rectiligne final qui passe au pied de la colline d'Ensérune, près du Malpas, sans parcourir la ville, avant de traverser le secteur de la ria, qui est un des tronçons les moins bien connus de cet itinéraire (Gayraud 1981, Audoly et al. 2021).

Pour clore cette présentation relative en partie au cadre naturel d'Ensérune, il faut dire quelques mots sur le substrat géologique de la colline. Une des conséquences des facilités de creusement du sous-sol (et cela afin de créer des

réserves de grains souterraines), a été de favoriser le démantèlement érosif de ses marges, ce qui explique en partie les difficultés dans l'approche des limites de l'agglomération. Ces phénomènes d'effondrement (et, par symétrie, de recouvrement) peuvent s'observer dans la partie méridionale où se situe l'un de nos chantiers actuels, ce qui est un acquis de la recherche récente.

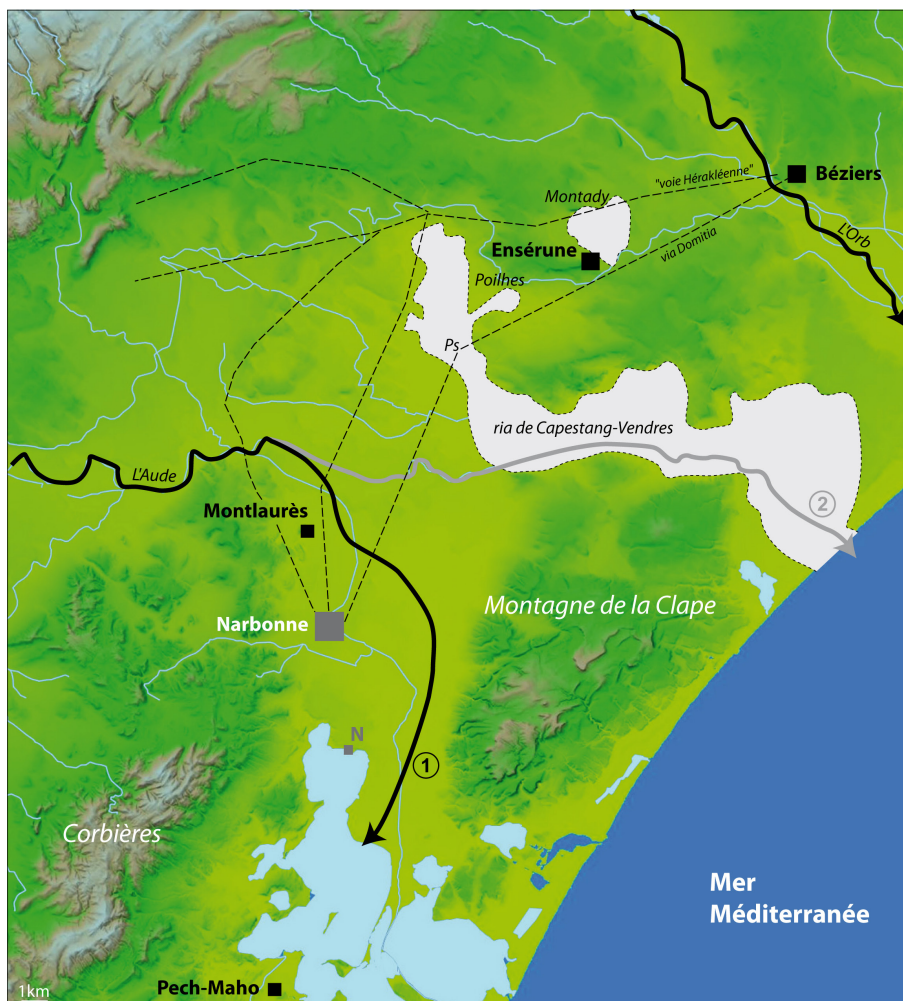


Fig. 1: Ensérune dans son cadre régional, avec indication des deux cours successifs de l'Aude, de la ria (dans sa phase maximale) et des hypothèses sur le tracé routier antique entre Narbonne et Béziers à la suite de Gayraud 1981.

2. Des recherches anciennes aux programmes actuels

La première mention de l'*oppidum* date des années 1860, mais ce n'est qu'en 1909 qu'une nécropole est associée aux premiers vestiges grâce aux recherches

de l'archéologue Henri Rouzaud (1855-1935), par la suite continuées par Félix Mouret qui engage des terrassiers pour mettre au jour près de 300 tombes, lesquelles livrent, sans méthode, un mobilier considérable qui sera publié sous la forme d'un *Corpus Vasorum Antiquorum* (Mouret 1928).

L'abbé Sigal (1877-1945) seconde Mouret à partir de 1920, puis dirige les fouilles de la nécropole et de l'habitat de 1928 à 1942. Ses relevés de terrain détaillés constituent une documentation très précise et unique sur les quartiers d'habitat de l'*oppidum*, principalement explorés sur les marges du plateau (« L'Acropole »), voire au-delà du rempart. Ses découvertes viendront alimenter directement les vitrines des salles du Musée national récemment inauguré dans la villa du plateau (1937). Elles contribueront à la documentation générale à partir de laquelle Jean Jannoray (1909-1958) rédigera sa magistrale synthèse : *Ensérune, Contribution à l'étude des civilisations pré-romaines de la Gaule méridionale* (Jannoray 1955). Cet ouvrage, qui entend penser la mixité ethnique (grecque, celte et ibère), telle qu'elle s'exprime sur un site où la ville et la nécropole sont exceptionnellement fouillées de concert, eut un fort impact sur toute la recherche protohistorique européenne. Cependant, en dépit de la précision de très nombreux relevés stratigraphiques, cette technique n'est employée que très approximativement, comme cela était généralement le cas encore ce milieu du XX^e s. Il en résulte par exemple que le creusement des silos est systématiquement attribué à la phase la plus ancienne car ils ne sont découverts par les terrassiers qu'une fois le rocher atteint. Par ailleurs, le mobilier n'est pas systématiquement récolté, ni entièrement conservé par couches, surtout lorsque celles-ci ne se distinguent que par quelques nuances sédimentaires.

Après la disparition accidentelle de J. Jannoray, les fouilles reprendront sous la direction d'Hubert Gallet de Santerre (1915-1991), l'abbé Joseph Giry (1905-2002) assurant la continuité des équipes tout en occupant le poste de conservateur du Musée de 1945 à 1980. Dans les années 1960, Ensérune accueillera un véritable chantier-école, amené un temps à pratiquer l'archéologie de sauvetage (1966-1967), dans la partie orientale cette-fois où une terrasse composée exclusivement de silos est mise au jour (Gallet de Santerre 1980).

Après avoir été une véritable vitrine pour la recherche protohistorique française (Bellet 2003, Schwaller 2014), les travaux de terrain, coordonnées un temps par la Direction des Antiquités historiques du Languedoc, puis par le Centre de Monuments Nationaux, ne seront plus que cantonnés à des restaurations, des aménagements ponctuels. Les études de mobilier (céramiques grecques et ibéro-languedociennes, monnaies) ou des synthèses sur des dossiers particuliers (architecture monumentale, ensilage, pratiques funéraires) se sont poursuivies, donnant lieu parfois à des débats critiques. Nous pouvons en mentionner au moins deux.

Le premier concerne l'existence d'une véritable fortification contenant l'agglomération. Bien que des blocs importants aient été signalés par Sigal

sur le pourtour du plateau, jamais un appareil homogène ni même des tours n'ont pu être dégagés, des lacunes que certains ont soulignées pour mettre en doute le caractère défensif de ces constructions, toutes ramenées à la fonction de soutènement (Bellet 2006-2007 ; Ugolini, Olive 2013). Fallait-il alors concevoir Enserune comme un cas exceptionnel de ville ouverte durant la Protohistoire ?

Le second débat a été centré sur la fonctionnalité des silos, une fois établi qu'ils n'avaient pas tous été creusés anciennement. En retournant dans les archives de fouille, Daniela Ugolini et Christian Olive ont semble-t-il constaté l'importance des références à l'eau à leur propos, que ce soit en raison de la typologie des vases (cruches) retrouvés en grande quantité dans leur remplissage ou de la présence d'enduits hydrauliques (qui sont cependant loin d'être systématiques) (Olive, Ugolini 2017). Par ailleurs, en ce qui concerne la terrasse est, ils y voient les restes d'une production artisanale tout aussi récente que l'usage des autres cavités, qui ne sont ailleurs pour eux que des citernes. Cette hypothèse ruine bien sûr celle d'une richesse économique acquise par la pratique intensive de la céréaliculture, dont les produits auraient été massivement stockés dans le sous-sol de l'*oppidum* avant leur exportation (Garcia 1987). Avant de reconsidérer cette critique, remarquons toutefois que nos auteurs ne sont guère inquiétés de l'éventuelle imperméabilité de l'encaissant de ces cavités, ni, une fois de plus, du caractère exceptionnel pour une agglomération de l'âge du Fer de ce souci de l'eau (qui se comprend mieux pour l'époque romaine).

Face à tant d'incertitudes, la reprise des travaux sur le terrain offrait la possibilité de renouveler nombre de ces dossiers et d'acquérir des données sur des associations de vestiges (artefacts et écofacts), qui sont désormais des standards de la recherche archéologique mais qui manquent durement à Enserune. Alors qu'un programme interdisciplinaire autour de l'étang de Montady s'était attaché à la prospection systématique des parcelles aujourd'hui cultivées dans toute une région comprenant l'*oppidum* (Abbé et al. 2021), restaient encore inexplorées les friches et les bois qui ceignent la colline concernée. En 2017, l'exploration de ces secteurs de versants a livré bien évidemment nombre de céramiques, mais surtout des restes de constructions qui avaient sans doute été trop rapidement attribuées à des aménagements agricoles modernes ou contemporains (terrasses de culture). Après des sondages, il s'avère finalement que ces structures sont des portions de courtines protohistoriques auxquelles il faut associer des dispositifs d'entrée et des aménagements viaires monumentaux (Boissinot et Izac 2019). Si l'on est attentif à une certaine « logique » dans ces constructions, il est possible de restituer une enceinte protégeant une surface pouvant atteindre les 35 ha (fig. 2 et 3) et comprenant des aménagements, tels les silos de la terrasse est (Gallet de Santerre 1980), pour lesquels une situation hors les murs, jusqu'à admise, paraissait très étonnante. Dans la partie nord, des découvertes

anciennes montrent également l'intensité de l'occupation du secteur dominant la source signalée dans ce piémont (avec un quart nord-ouest cependant très endommagé par l'érosion). L'extension des fouilles (2019-2022) dans la partie méridionale apportent des informations plus robustes et plus détaillées.

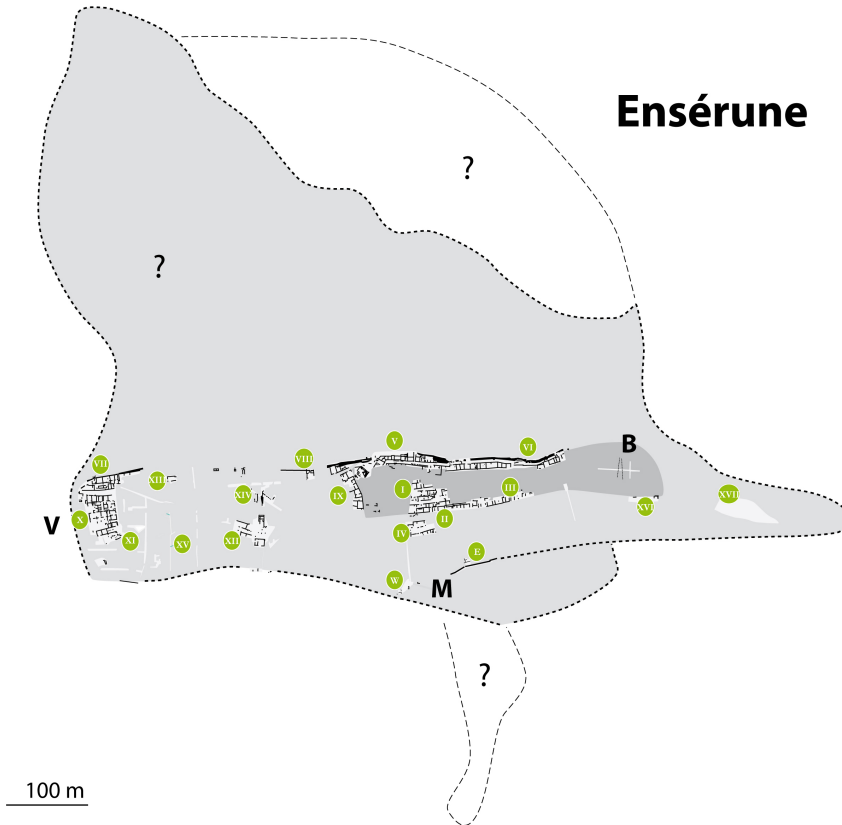


Fig. 2: Hypothèse d'extension maximale de l'agglomération protohistorique avec indication des principaux secteurs de fouille et des constructions repérées. Le secteur de « l'acropole » est en gris foncé. B: belvédère; M: fouilles du secteur méridional en cours; V: vallums (à l'ouest de la nécropole).

Les résultats de la fouille du secteur IV, conduites pendant la deuxième guerre mondiale (1941-1945) au pied du Musée, avaient d'abord suscité des hypothèses relativement ambiguës sur l'existence de plusieurs lignes de remparts, mais dans un secteur qui était considéré hors les murs (Boissinot, Izac à paraître). Depuis, en 1922, nous avons repris les fouilles dans ce secteur qui attestent plutôt de la présence de murs de soutènement destinés à soutenir les aménagements de la pente. Il faut descendre quelques dizaines de mètres pour rencontrer les restes d'une véritable fortification derrière laquelle une voie et des bâtiments bordiers ont été fouillés. Mais, contre toute attente, cette

courtine recouvre manifestement des îlots d'habitation ruinés, lesquels se superposent à des silos. Ce phénomène de recouvrement, daté du début du II^e s. avant notre ère, indique qu'il faut admettre une extension de l'agglomération plus au sud encore (avec éventuellement une plus ancienne fortification pour la contenir), sans doute sur une cinquantaine de mètres, dans un secteur hélas profondément restructuré par les pratiques agricoles contemporaines. Avec des arguments qu'il faudra encore affiner, il nous semble que le même phénomène d'abandon des quartiers les plus bas, et donc de rétraction, affecte le côté nord, si bien que cela serait la cité entière qui commencerait son déclin. Notons par ailleurs que cet événement coïncide avec l'abandon de la nécropole occidentale, du moins de sa partie contenue par les fortifications (Schwaller *et al.* 2018). On retiendra toutefois que la ville, après cette forte extension probablement jusqu'au IV^e s. avant notre ère (mais de façon plus assurée, au plus tard, durant le III^e s.), voit finalement son périmètre se réduire avec une réorganisation de ses quartiers les plus bas.

Les nouvelles recherches (Programme de Recherche Collectif dirigé par Philippe Boissinot, avec la collaboration de Rosa Plana-Mallart, Réjane Roure, Coline Ruiz-Darasse et Benoît Devillers) ne concernent pas seulement l'ouverture de nouveaux chantiers, certes impératifs pour mieux renseigner le profil économique de la cité ou certains aspects architecturaux, mais également l'histoire des recherches et des collections, avec le parti que l'on peut encore tirer des structures et mobiliers encore conservés. C'est ainsi, comme nous allons le voir, que l'on peut tenter de recontextualiser les inscriptions ibères qui y ont été découvertes en nombre.



Fig. 3: Vue générale du site d'Ensérune.

3. La chronologie et le statut de la cité

Dans sa grande synthèse sur Ensérune, Jean Jannoray (1955) distinguait trois phases, lesquelles étaient en partie divisées en sous-phases. En dépit des corrections qu'il faut nécessairement apporter à ce schéma préliminaire, nous retiendrons l'importance de la première fortification qui occupe la partie sommitale de la colline (parfois désignée sous le terme d'« acropole »), qui existe bel et bien, comme on peut le voir à partir d'un tronçon nord-sud bien conservé à la limite du secteur IX, lequel articule en outre deux niveaux aux altitudes différentes, ou plus à l'est, dans le secteur XVI fouillé dans les années 1960 (Boissinot, Izac 2019, 60-62). Les rares éléments de datation concourent à une attribution au V^e s. av. n.-è. (Dubosse 2007). Quant au développement de l'habitat au-delà de cette première enceinte, nous avons quelques jalons dans la partie ouest du plateau (secteur VIII) qui indiquent une extension dès le siècle suivant.

Ce système des fortifications emboîtées, encore incomplètement connu, nous renseigne sur l'importance de la cité, en signalant les capacités organisationnelles de cette collectivité. Passant de près de 900 m à plus de 2,8 km de périmètre (soit plus d'une multiplication par trois), les différentes enceintes sont le témoignage de l'importance de ces chantiers de construction entrepris, même si l'on note une certaine disparité, par exemple dans les tronçons du secteur E en cours de fouille. À l'intérieur de l'enceinte, le réseau régulier et hiérarchisé des rues est encore un témoignage de cette capacité de planification certainement possédée par un petit groupe pour lequel on est assez peu documenté.

Dans ce registre du pouvoir, qu'il soit politique ou religieux, les constructions monumentales, à peine entrevues, sont des témoignages parfois ambigus mais que l'on ne peut ignorer (Garcia 1992).

À l'extrémité orientale, qui est également le sommet de la colline (Belvédère), se trouvent très certainement les restes d'un imposant monument si l'on se fie aux trois blocs moulurés (des éléments de corniche ou de podium ?) et autres pierres taillées sans décorations retrouvées anciennement ou plus récemment, lors d'une surveillance de travaux. De toute évidence, et si elle se confirmait par de nouvelles recherches de terrain, cette présence monumentale n'est pas sans rappeler l'occupation culturelle du Puig de San Andreu à Ullastret (Codina et al. 2017). Dans le secteur XII dit du « Château d'eau », c'est-à-dire bien au-delà du premier rempart cette fois, on remarque l'angle d'un bâtiment fait de grands blocs, très endommagé par un aménagement postérieur. Cet édifice peut être prolongé vers le sud en tenant compte de plusieurs piliers présents dans les silos du secteur. La surface considérée est un rectangle d'environ 25 m par 5 m, qui fait face à l'une des voies principales donnant accès à la colline. Nous ne savons pas cependant s'il existait un retour vers l'est pour former un « L » ou, de manière plus complexe un « U », parce que ces terrains à l'est

n'ont pas fait l'objet de campagnes archéologiques depuis les années 1950. Un acrotère ajouré qui est d'un modèle rare dans le Midi, ainsi que d'un bloc avec une frise végétale appartenaient aux élévations (Garcia 1992, p. 38-39). Avant un nettoyage du secteur et un réexamen de l'ensemble du dossier sur cet édifice qualifié d'« hellénistique » en raison de son appareil, nous pouvons déjà constater à partir d'une observation du terrain actuel : premièrement que le secteur était occupé par une carrière de pierres ; deuxièmement, que des silos ont été creusés dans ce même terrain, si nombreux qu'ils ont fini par se recouper ; troisièmement, que ces derniers n'ont pas été colmatés pour permettre la construction du bâtiment (quelle était alors la fonction de ces cavités en sous-sol ?).

Une autre construction au nord-est de la nécropole (secteur VII) peut être restituée à cet endroit précis en raison de l'abondance des éléments architecturaux en remploi : chapiteaux, bases et fûts de colonnes. Faut-il envisager une fonction cultuelle en raison de la proximité de la nécropole occidentale ? Et comment concevoir le sort qui a été réservé, ici comme ailleurs, à ces éléments architecturaux (prestigieux ?) qui ne sont plus que de simples éléments de construction en remploi ? Faut-il alors envisager une rupture politique et une « révolution symbolique », et à quelle date précisément ?

À propos du statut politique de la cité, nous pourrions également considérer la fin de son existence car elle se place à un moment où nous avons quelques documents historiques et épigraphiques sur le réseau des *civitates* et les itinéraires routiers au sein de la province de Narbonnaise (Barruol 2002). Même si tout argument *a silentio* doit être manié avec prudence, force est de constater l'absence de mention de cette agglomération dans les sources écrites antiques, alors que nous savons par l'archéologie qu'elle perdure jusque dans le courant du I^{er} s. de notre ère., après une période tardo-républicaine qui n'est pas des moins fastueuses, comme le suggèrent la décoration soignée de plusieurs habitations, les importants travaux de réfection et d'autres initiatives architecturales (citernes). Il peut être étonnant de ne pas trouver son nom entre NARBONEM et BAETERRAS sur les gobelets de Vicarello lesquels sont pourtant de l'époque augustéenne et nous renseignent sur des itinéraires routiers tels que la *via Domitia*, qui passe au pied de l'*oppidum*. Mais, la distance entre Narbonne et Béziers, qui est de 25 km, correspond à une moyenne basse pour journée de voyage en véhicule, ce qui explique sans doute l'absence d'arrêt mentionné entre les deux. Après la déduction de vétérans dans les colonies voisines de Narbonne (-45) et de Béziers (-36), le déclin de cet *oppidum* intermédiaire ne sera pas immédiat, mais, certainement débarrassé de ses insignes du pouvoir (monuments), devenu inéluctable (Fiches 2002).

Pour avancer sur ce dossier, un dernier espoir pourrait résider dans la numismatique puisque plusieurs émissions de la famille ibéro-languedocienne doivent être localisées dans cette région comprise entre Montlaurès et Béziers.

Parmi celles-ci se trouvent les séries des Longostalètes dont la carte des découvertes semble privilégier Ensérune (Feugère et Py 2011, 301-305). On ne sait si ce nom est un ethnique ou relatif à une autre forme sociale (famille, corporation ?), mais il est manifestement écrit en lettres grecques et relève d'une étymologie gauloise, renvoyant à des bateaux et, plus précisément, à la proue d'un navire (Delamarre 2001, p. 175). Certaines frappes en bronze sont associées à des légendes ibériques (**biufbi**) et des anthroponymes probablement celtiques écrits en grec (*Bokios*, *Loukotiknos*). Nous retrouvons là, dans ce registre particulier du monnayage, un mixte de références culturelles tel qu'on le rencontre dans divers aspects présents à Ensérune (architecture, céramique, rites funéraires, etc.) avec, en outre, une possible référence à la navigation, ce qui pourrait conforter notre hypothèse d'un lien direct à la mer (et non à un quelconque fleuve absent de la périphérie de la cité) ; mais il faudrait, pour en tirer bénéfice, apporter la preuve que cette émission des Longostalètes provienne effectivement de l'*oppidum* et mieux en maîtriser la chronologie.

4. Le corpus des inscriptions

Le site d'Ensérune est connu de longue date pour une richesse épigraphique hors du commun dans le sud de la Gaule protohistorique. Le dossier, traité en partie par Jean Jannoray dans sa monographie de 1955, donnait déjà à voir une multiplicité graphique, clairement orientée vers le monde ibérique. Le corpus des inscriptions paléohispaniques a été établi une première fois par Jürgen Untermann dans les années 1970 et publié en 1980 ;¹ un second inventaire a été réalisé par les collègues de l'équipe d'*Hesperia*, Joaquín Gorrochategui, Noemí Moncunill et Joan Ferrer, afin de réviser les différentes lectures et notamment de préciser certaines d'entre elles, à la lumière des connaissances actuelles (système duel, etc.). Il est désormais entièrement disponible en ligne dans la partie « Narbonensis » de la plateforme de consultation. Les données de contextualisation sont celles qui étaient disponibles dans les ouvrages antérieurement cités.

Certains travaux s'étaient attachés aux supports des inscriptions (Dubosse 2007 pour les céramiques grecques et de type grec ; Simón 2013 pour les estampilles), mais aucun n'avait jusqu'à présent fait le point sur l'ensemble de la documentation. Le travail mené depuis plus de quinze années dans les collections du musée inclut désormais également les inscriptions en alphabet latin et grec (et même, étrusque) et propose une chronologie de toutes les pratiques graphiques sur l'*oppidum* à partir d'une remise en contexte archéologique de la provenance de chaque objet.

Plus d'un millier d'inscriptions (graffites comme estampilles) ont été retrouvés sur le site depuis les toutes premières fouilles de 1915 jusqu'aux

1 Le plomb a été traité à part, publié en 1988 par Solier et Barbouteau et traité à titre posthume dans Untermann 2014.

derniers sondages récents. L'enjeu de la monographie à paraître (Ruiz Darasse à paraître) est de mieux comprendre la place occupée par la part ibérique de cet ensemble graphique et de réévaluer les liens entre les Ibères, les Celtes habitant sur place et les autres populations présentes dans la région entre le IV^e av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. Dans un travail préliminaire (Ruiz Darasse et Bats 2017), une révision du matériel avait montré la prépondérance des productions de Rosas sur l'*oppidum* contrairement à ce qui était précédemment envisagé. En effet, les inventaires anciens laissaient croire que le site d'Ensérune été surtout alimenté par des réseaux d'échanges italiques, du fait de la prépondérance des céramiques campaniennes identifiées sur place. En réalité, on peut affirmer désormais que l'*oppidum* est résolument tourné vers le monde ibérique : les productions de Rosas, florissantes au III^e s. av. J.-C., y aboutissent, avec une sélection notable dans les formes de la vaisselle. La nature des inscriptions montre un essor remarquable de l'écriture sur place au cours du III^e s. av. J.-C. avec des très nombreuses marques de propriété où noms ibères et noms celtes se partagent le paysage onomastique.

L'un des écueils majeurs rencontrés au cours de cette étude reste le fait que la majorité des inscriptions se retrouve dans les comblements des silos, empêchant de la sorte une chronologie et une spatialisation fines des manifestations de l'écriture sur l'*oppidum*. Cependant, les contacts étroits entre Celtes et Ibères sont confirmés dès les premiers temps de l'usage de l'écrit sur place. Que ce soit par la nature des supports, par la qualité de la graphie, par les contextes dans lesquels les inscriptions (et donc les noms des individus) ont été retrouvées, aucune différence de traitement entre les éléments ibériques et les éléments celtiques du site n'a pu être relevée. Pour les phases les plus anciennes, illustrées par les tombes de la nécropole, des noms celtiques écrits en ibère apparaissent très tôt mais au même titre que d'autres noms ibériques. Aucune tombe n'associe à la fois nom ibérique et nom celtique, de même que rares sont les objets qui portent à la fois un nom ibérique et un nom celtique². Enfin, en dehors de la mixité sous-tendue par la présence de noms gaulois écrits et parfois adaptés à l'écriture et à la langue ibériques, il n'est pas possible de définir quel type de population était concernée par l'écriture, ni surtout quelle partie parlait ibère ou celte sur place.

Par ailleurs, les caractéristiques des noms souvent identifiés comme « locaux » n'ont pas livré de traits déterminants qui permettraient de singulariser une strate linguistique pré-celtique. De même, la plupart des éléments celtiques de l'anthroponymie d'Ensérune s'insèrent parfaitement dans ce qui est connu par ailleurs de la formation des noms gaulois. Cet ensemble, surtout parce que nous ne disposons que de données onomastiques et non de champs lexicaux ou de textes longs avec une syntaxe à proprement parler, ne révèle pas de spécificités qui seraient propres à un dialecte celtique caractéristique du site ou de la région.

2 En réalité, il n'y en a probablement qu'un seul (BdHesp HER.02.015 = MLH II, B.1.15).

Côté ibérique, il est clair que l'écriture était utilisée pour des échanges qui n'incluaient pas ou très peu d'individus latins ou grecs, puisqu'on ne trouve aucun nom à consonance grecque dans les inscriptions en écriture ibérique. Il existe quelques noms qui peuvent être considérés comme des noms latins mais les principaux témoignages de l'anthroponymie latine se font en alphabet latin et à une époque relativement récente de l'histoire du site (I^{er} s. av. J.-C.). C'est à cette période que la plupart des silos du site sont remblayés, où figurent une immense majorité des inscriptions en écriture ibérique, montrant par-là même la fin d'une époque et l'obsolescence de ces pratiques sur place.

5. Conclusion : Ensérune et le monde ibère

Le chantier pour les années à venir est immense. Bien que les collections archéologiques conservées et présentées au Musée d'Ensérune soient l'une des plus riches de la Gaule, beaucoup d'artefacts ont perdu leurs associations originelles (quand ils ont été conservés), faute d'une appréhension fine de la stratigraphie. La fouille réalisée par des ouvriers agricoles a été conduite selon la dialectique du « dur » et du « mou », si bien que l'on peut seulement compter sur les structures résistantes pour donner un contexte au mobilier. En revanche, les observations faites sur les coupes a posteriori, comme dans le système Wheeler, révèlent une finesse d'approche en avance sur son temps pour une fouille protohistorique conduite essentiellement dans la première moitié du XX^e s. Tout compte fait, il nous est impossible d'établir un profil économique de la cité, comme cela se pratique désormais pour les plus importants établissements protohistoriques, en dehors de quelques séries auto-datées telles que la céramique à vernis noir ou quelques catégories d'amphores. Les inscriptions, qu'elles soient ibères ou dans une autre langue, ont attiré l'attention des fouilleurs et ont été conservées – c'est une des raisons qui expliquent leur nombre important. Leur mise en contexte cependant s'avère souvent problématique et l'on doit souvent se contenter d'une caractérisation de leur support et de l'attribution à un secteur de fouille.

Jean Jannoray, dans sa très remarquable et nuancée monographie de site (Jannoray 1955), avait noté cette forte parenté entre les cultures sises de part et d'autre des Pyrénées, due en partie au commerce, mais finalement plus profonde qu'un simple jeu de contacts, selon les constats faits à partir de l'usage massif de l'écriture ibère qui se maintient dans la cité en dépit des vicissitudes historiques. Cette densité d'inscriptions à Ensérune fait contraste avec celle des sites environnants. Cela avait déjà été constaté du temps de Jannoray, mais reste vrai après des études maintenant plus approfondies sur les agglomérations les plus proches, comme Béziers et Montlaurès (Pech-Maho, en revanche, semble moins éloigné du cas que nous traitons). Sans véritablement disposer pour l'instant d'un solide profil économique de la cité, il reste difficile d'établir son caractère redistributeur à l'échelle de la région. Dans un contexte marchand dont l'ampleur est indéniable, imaginer Ensérune

comme centre récepteur via des relais terrestres (mais mieux connectés à la mer) ne paraît guère satisfaisant, les possibles intermédiaires présentant semble-t-il des faciès assez différents (Ruiz Darasse 2012). C'est pour cette raison que nous examinons l'hypothèse d'un lien direct avec la mer par la ria de Vendres-Capestang, laquelle était propice à la navigation au Néolithique avant d'être progressivement empêchée par un envasement, lequel est pour l'instant impossible à dater. Si un tel lien maritime existait, on comprendrait mieux cette prolifération de silos sur l'ensemble de la colline d'Ensérune répondant à une demande céréalière importante bien connue dans le contexte des rives septentrionales de la Méditerranée antique (Garcia 1987). On concevrait mieux également cette situation de multilinguisme (pour ne pas dire multiculturelle) dont nous avons quelques indices ici. La prépondérance de l'écriture ibérique sur place laisse entendre que les Ibères, qu'ils aient été intermédiaires dans la circulation des biens ou « métèques » installés directement sur place (Bats 2011), jouaient un rôle prépondérant dans les échanges commerciaux avec les populations alentours qui ont préféré ce système graphique (et peut-être cette langue) à tout autre pour marquer leurs biens.

| B I B L I O G R A P H I E |

- Abbe *et al.* 2021 : J.-L. Abbé *et al.*, *Autour de l'étang de Montady. Espace, environnement et mise en valeur du milieu humide en Languedoc*, SRA Occitanie, Montpellier 2021.
- Ambert, André et Jalut 1995 : P. Ambert, J. André, G. Jalut, 1995, Présentation géographique et bilan provisoire du forage de Capestang 1, en : J. Guilaine (dir.), *Temps et espace dans le Bassin de l'Aude du Néolithique à l'âge du Fer*, Toulouse 1995, 81-318.
- Audoly *et al.* 2021 : M. Audoly *et al.*, *La voie Domitienne du Rhône aux Pyrénées. Archéologie de la route en Languedoc*, Montpellier 2021.
- Barruol 2002 : G. Barruol, « L'apport des sources antiques » en : J.-L. Fiches, *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon (PCR 1993-1999)*, I, Lattes 2002, 23-32.
- Bellet 2003 : M.-E. Bellet, *Le village gaulois d'Ensérune*, Paris 2003.
- Bellet 2006-2007 : M.-E. Bellet, « La question de la « fortification » du village de l'âge du Fer d'Ensérune (Hérault) », *Documents d'Archéologie Méridionale* 29-30, 2006-2007, 161-182.
- Boissinot et Izac 2019 : Ph. Boissinot et L. Izac, « Nouvelles recherches et réinterprétation du développement de l'agglomération protohistorique d'Ensérune (Hérault, France) », en : C. Belarte *et al.* (eds.), *Urbanization in Iberia and Mediterranean Gaul in the first millenium BC*, Tarragona 2019, 57-82.
- Boissinot et Izac à paraître : Ph. Boissinot et L. Izac, « Nouvelles considérations sur l'urbanisation du site protohistorique d'Ensérune », Montpellier à paraître.
- Codina *et al.* 2019 : F. Codina *et al.*, « Les temples de la ville ibérique d'Ullastret », en *Sanctuaires de l'âge du Fer*, Colloque AFEAF de Dôle (2017), Paris 2019, 95-110.
- Delamarre 2001 : X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris 2001.
- Dubosse 2007 : C. Dubosse, *Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault) : Les céramiques grecques et de type grec dans leurs contextes (VI^e-IV^e s. av. n. è.)*, Lattes 2007.
- Feugère et Py 2011 : M. Feugère et M. Py, *Dictionnaire des monnaies découvertes en Gaule méditerranéenne (530-27 avant notre ère)*, Montagnac 2011.

- Fiches 2002 : J.-L. Fiches, « 12. Ensérune, Nissan-lez-Ensérune (Hérault) » dans : FICHES, J.-L., *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon (PCR 1993-1999)*, I, Lattes 2002, 218-234.
- Gallet de Santerre 1980 : H. Gallet de Santerre, *Ensérune, les silos de la terrasse est*, Paris 1980.
- Garcia 1987 : D. Garcia, « Observations sur la production et le commerce des céréales en Languedoc méditerranéen durant l'âge du Fer : les formes de stockage des grains », *Revue Archéologique de Narbonnaise* 20, 1987, 43-98.
- Garcia 1992 : D. Garcia, « Éléments d'architecture publique d'Ensérune (Nissan-lez-Ensérune) », *Documents d'Archéologie Méridionale* 15, 1992, 31-43.
- Gayraud 1981 : M. Gayraud, *Narbonne antique des origines à la fin du III^e siècle*, Paris 1981.
- Jannoray 1955 : J. Jannoray, J., *Ensérune. Contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale*, Paris 1955.
- Mouret 1928 : F. Mouret, *Corpus Vasorum Antiquorum. France 6. Collection Felix Mouret (Fouilles d'Ensérune)*, Paris 1928.
- Olive et Ugolini 2017 : C. Olive et D. Ugolini, « Les silos d'Ensérune, nouvelles propositions pour d'anciennes découvertes », *Revue Archéologique*, 2017-2 (n° 64), 311-343.
- Ruiz Darasse 2013 : C. Ruiz Darasse, « Langues et écritures dans le Biterrois de l'âge du Fer », en D. Ugolini et C. Olive (eds.) *Carte archéologique de la Gaule 34/4 : Le Biterrois*, Paris 2013, 27-34.
- Ruiz Darasse sous presse : C. Ruiz Darasse, *Écrire à Ensérune. Étude des inscriptions retrouvées sur l'oppidum (IV^e a.C. – I^{er} p.C.)*, Montpellier sous presse.
- Ruiz Darasse et Bats 2017 : C. Ruiz Darasse, M. Bats, « Révision des supports de l'écriture paléohispanique du site d'Ensérune (Hérault, France) », *Palaeohispanica* 17, 2017, 177-193.
- Schwaller 2014 : M. Schwaller, *Ensérune*, Paris 2014.
- Schwaller et al. 2018 : M. Schwaller et al. 2018 : *Ensérune. La nécropole du second âge du Fer*, Lattes 2018.
- Simón 2013 : I. Simón, *Los soportes de la epigrafía paleohispánica: inscripciones sobre piedra, bronce y cerámica*, Zaragoza 2013.
- Solier et Barbouteau 1988 : Y. Solier, H. Barbouteau, « Découverte de nouveaux plombs, inscrits en ibère, dans la région de Narbonne », *Revue archéologique de Narbonnaise* 21, 1988, 61-95.
- Ugolini et Olive 2013 : D. Ugolini, C. Olive, *Carte archéologique de la Gaule 34/4 : Le Biterrois*, Paris 2013.
- Untermann 1980 : J. Untermann, *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band II. Die Inschriften in Iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden 1980.
- Untermann 2014 : J. Untermann, *Iberische Bleiinschriften in Südfrankreich und im Empordà*, Berlin 2014.

